

# Jemmapes et sa région

## LE POTAGER A KANOUNS

Dans la cuisine de la maison où je suis né, chez mes grands-parents, rue Barral à Jemmapes, était maçonné un vaste potager qui devait bien faire trois à quatre mètres cubes - en briques recouvertes d'un carrelage blanc.

Sur la paille, trois des carreaux étaient remplacés par trois kanouns métalliques, au dessus de chacun desquels un vaste tiroir - lui aussi métallique - servait à récupérer les cendres qui tombaient des grilles.

Au bas de ce "élément", trois vastes enfoncements servaient à entreposer les sacs de charbon de bois amenés du Fertour à dos de bourricot, des éclats de copeaux constituant le petit bois, du copeau varloqué chez Barbato et du papier journal destiné à l'allumage du foyer... ainsi finissaient - sans gloire - la plupart des numéros de la célèbre "Dépêche de Constantine".

Jusqu'en 1930, c'est devant ce kanoun géant qu'officia Moktar, cuisinier de mes grands-parents. Arrivé dès 9 heures du matin, son couffin empli des provisions du jour, il enfilaient un "tablier de devant" à vaste poche marsupiale, avant de procéder à l'allumage de ses foyers: journal froissé, copeaux bien répartis, bois blanc, craquement d'allumette, mise à feu à deux ou trois endroits, premières flammes - un rien enfumées - encouragées du souffle très léger des lèvres, puis du va-et-vient d'un paillason plat; et, enfin, précautionneuse disposition du charbon, lequel,

●● suite pages centrales



Le Monument aux Morts de Jemmapes, oeuvre du sculpteur Maxime Real del Sarthe. Merveille de proportions dans son élégante simplicité, il était érigé à l'embranchement de la route venant de Philippeville, pour aller vers Lannoy et Le Guerbès à gauche, Bône via Foy et Auribeau à droite. Affligeant destin: depuis une quarantaine d'années, l'altière statue de bronze de la victoire ailée, élevant dans ses mains une couronne de lauriers, repose - immergée - au large de Collo.

## MON LANNOY DES 4 SAISONS PRINTEMPS

Pâques arrivait au bout du trimestre scolaire, avec ses quinze jours de vacances sabbatiques à la sortie du collège.

On traversait Bône, en calèche, jusqu'à la gare où se trouvait le car en partance pour Jemmapes, et nous faisons route ensemble, Maddy Chavanon, Annette Delaporte et quelques autres.

De Jemmapes, où mon père m'avait attendue, nous prenions en carriole la route de

Lannoy, cette route qui sentait si bon le retour au bercail, avec - de chaque côté - tantôt des champs foisonnant de marguerites et de coquelicots, tantôt des vignobles parés de leurs feuilles printannières. Venait à nous le petit bois de chênes, juste avant la ferme Chavanon à droite puis, plus loin à gauche, la ferme Camillieri. Nous abordions la descente vers le pont qui enjambait l'oued Fendeck, et, la-haut, le village

m'apparaissait enfin, tout proche.

Prudemment, nous descendions cette grande déclivité, mon père retenant d'une main ferme la mule de l'attelage.

J'admirais, au passage, ce magnifique platane, sur notre gauche. J'ai toujours eu pour "lui" - en même temps qu'une vive admiration - une certaine affection.

Nous traversions le pont... encore un petit bout de côte et, enfin! enfin! nous étions chez nous, dans notre grand cour où je retrouvais encore un arbre très cher à mon cœur: un frêne immense, majestueux, superbe.

Venaient alors les tendres effusions familiales et la reprise de contact avec tout ce qui constituait le si doux univers domestique.

Rentré de Constantine, mon frère Claude retrouvait vite son tire-boulettes - son cher "taouat" - puis filait vers la campagne, en solitaire, chasser l'oiseau ou quelque autre petit rongeur agreste.

Pour les cuisinières, commençait la confection des traditionnelles mounas. On pétrissait, on laissait gonfler. On allait, en face, chez "Lalie" Barket, ou l'on montait jusqu'à l'école, chez "Geo".

Là, maman questionnait: "Comment sont tes mounas? les miennes sont gonflées?"

●● suite en pages centrales



Une légende est-elle bien utile?

# MON LANNOY DES 4 SAISONS

## PRINTEMPS

●● suite de la page 1

elles seront belles". Chaque dame rétorquait - en écho - "Les miennes aussi!"

Après l'opération cuisson, les mounas apparaissaient gonflées, dorées, odorantes, avec leur oeuf traditionnel planté au milieu - retenu par un croisillon de pâte quand le gâteau était en forme de brioche, ou sur un côté quand il était en couronne.

Nous en avions l'eau à la bouche... mais interdiction d'y toucher! carême oblige. C'était sacré: aucune gâterie avant le jour de Pâques.

Nous les regardions s'empiler dans des corbeilles, en attente de distribution... et de dégustation.

Petits, nous nous laissions raconter la belle légende des cloches partant pour Rome et en revenant pour déposer des oeufs - derrière la maison des grands-parents - dans les légumes du potager familial. Là, à croupeton ou fesses en l'air, nous irions, très excités, à la cueillette de ces oeufs. Et Dieu sait que nous l'avons guetté ce carillon des dames de bronze.

Croyance de légende envolée, nous avons participé à la coloration des coquilles - autre opération passionnante - en vert, cuits dans l'eau des épinards; en rouge, dans celle des betteraves; en brun doré, dans l'eau additionnée de pelures d'oignon. Et ces oeufs colorés garniraient la table, puis seraient mangés au pique-nique du lundi de Pâques.

Comme toujours en période de fête, maman s'activait dans sa cuisine. Les cousins Ballet seraient là, et aussi le Père Missionnaire.

"Le Missionnaire", comme nous disions, était invité traditionnellement - chez les uns pour les Rameaux, chez d'autres pour Pâques.

Comme nous n'avions pas d'église au village - à l'inverse de beaucoup d'autres paroisses voisines - il célébrait la messe dans la petite mairie.

Le père Paillès était donc notre hôte, et nous étions très fiers, et impressionnés aussi, car il était grand, fort, et d'une stature qui en imposait à tous ces enfants qui ne le voyaient que de bas en haut: un Yvan Rebroff du temps passé... doté d'un magistral coup de fourchette.

De ce menu de Pâques, j'ai encore, aux papilles, le goût délicieux. Je me souviens des crêpes fourrées de jambon et de champignons, passées ensuite dans une friture: un délice craquant qui précédait la tourte feuilletée, au poulet et quenelle, qu'accompagnaient les petits pois frais, les artichauts et les carottes de notre jardin. Un régal. Au dessert, soit une crème anglaise servie dans de grandes jattes, soit la bombe glacée.

Pour corser le repas, mon père - comme à Noël - avait fait choix de nos vins qui, avec tous ceux de la région, étaient d'excellents crus.

Quand le père Paillès ne se trouvait pas en mission chez nous, c'est à l'église de Jemmapes que nous allions à la messe. Evènement, car nous y allions en calèche, fleuron de la famille, superbe à nos yeux d'enfants, laquée noire, avec son ombrelle de toile blanche; deux places à l'avant, six à l'arrière: superbe! Notre mulet tirait le véhicule - unique dans le village, je crois - et nous en étions très fiers.

Grand-mère nous accompagnait, dans sa robe de soie noire à col de dentelle blanche, avec son manteau droit très strict assorti à son sac à main, et sa petite capeline de fine paille. Elle était très chic, sa silhouette menue au



Paisible image lannoyenne, à la terrasse du café tenu par Mme Marcel Paoli née Eugénie C... en compagnie de Mmes Jeanmasson, Casenave (qui tenait l'épicerie du village; sa maison plan) et Chambard, institutrice. Au premier plan, Totor Ferrari, le frère de Mme Paoli, un homme à la couleur et très apprécié pour ses cocasseries, quand il venait, de Philippeville où il habitait.

milieu des diabolins agités que nous étions.

Nous nous installions, non sans bousculades, tout fiers d'étreindre vêtements neufs et souliers vernis. C'était, en même temps, l'ouverture de la saison estivale, et les toilettes seraient, par la suite, celles "du dimanche", ainsi que les chaussures - rituel typique dans presque chaque famille.

En route donc vers Jemmapes! En route vers "la ville" que représentait, pour nous, le chef-lieu du canton.

A la sortie de l'église, des groupes se formaient, où l'on n'en finissait pas de bavarder...

Mais nous, enfants, étions pressés de rentrer à Lannoy, et d'aller faire le tour du jardin pour ramasser nos oeufs et autres gâteries que les cloches avaient sûrement semés pendant notre absence.

Nous tirions notre grand-mère par la manche, quand elle s'attardait à saluer, à embrasser... avant d'aller faire un tour à la pâtisserie Pérez, ce qui n'était pas pour nous déplaire, vous vous en doutez.

Enfin, on descendait à pied jusqu'au grand marché, dans sa vaste enceinte où avaient été garés carrioles, voitures et autres engins de transport.

Nous nous jetions dans la voiture, et en route pour Lan-

noy, entre les gais parterres blancs de marguerite, rouges de coquelicots, ou jaunes de boutons d'or. Le long de ce décor bucolique, nous filions

joyeusement "clac clac" des sabots sement légers... tre fringant

Janine CHAZEL

# JOSE

Parmi les colons partis de l'Isère, en 1851, pour s'implanter dans le village nouveau d'Ahmed ben Ali (le futur Bayard), figure la famille Vitet.

Elle se compose de Joseph, le père, né le 21 août 1815 à Quincieux, ouvrier charpentier; la mère, Marie Louise Santos-Cottin, née le 30 décembre 1814 à Saint-Quentin sur Isère (également lieu de leur mariage, le 18 janvier 1837), et de Marie-Rose, leur fille, née le 27 janvier 1841.

Le voyage s'est effectué sur un des bateaux de la compagnie Bazin-Perrier. Le débarquement à Philippeville a été long. Certains colons ont perdu des malles et des objets...

Depuis le 14 novembre, sur ordre de l'autorité militaire, le capitaine Coustou - outre la direction de la colonie de Jemmapes - assume celle des deux nouvelles annexes: Sidi Nassar (futur Foy) et Ahmed ben Ali.

Joseph Vitet se voit attribuer le lot urbain 102, d'u-

## SA MAJESTÉ LA BOMBE

Pour Sa Majesté la Bombe Glacée, mon père possédait l'art de mettre la crème dans la sorbetière, entourée de glace et de gros sel: tout un cérémonial aujourd'hui tombé en désuétude.

Il allait souvent la surveiller et actionner la manivelle pour obtenir une pâte onctueuse, pendant que nous tournions autour de lui comme des mouches, pressés de goûter ce délice qui couronnerait - accompagné de la mouna - le repas de Pâques.

Quelle joie! Quelles excitations enfantines pendant ces préparatifs constituant, pour nous gamins, une attraction extraordinaire! Comme la grosse barre de glace, roulée dans une couverture réservée à cet usage, que mon père - en carriole - était allé acheter, le matin, à Jemmapes, au moulin de M. Xuereb.

Il est vrai qu'en ces temps-là, réfrigérateur et congélateur n'existaient pas, et cette barre de glace était le seul moyen de tenir au frais, en alternance avec la gargoulette et le garde-manger, tous deux installés dans des courants d'air qu'il fallait avoir l'astuce de soigneusement repérer.

# LE POTAGER A KANOONS

●● suite de la page 1  
très vite, se mettaient à rougeoier de petits foyers incandescents. Il ne restait plus qu'à établir un savant courant d'air, en calculant exactement l'ouverture de chaque tiroir cendrier.

Alors, pouvait commencer le rituel de l'omelette qu'on retourne et plie dans la poêle, de la soupe qu'on fait bouillir dans la marmite, du ragout qu'on laisse mijoter dans la cocotte (pas encore "minute") ou des poissons mis à frémir en casserole.

Ce cérémonial, on était sûr de le voir se répéter un peu partout dans le village: rue des Vétérans, chez tante Canuel dont la cuisine embaumait souvent de senteurs de marga; rue du 8ème de Ligne, chez une autre tante, Joséphine Mathieu, dont je crois encore entendre - aujourd'hui - résonner le couvercle en fonte de la cocotte, au dessus d'un lapin fusillé par Pierre, le matin même... pour ne citer que deux exemples dont j'ai encore les papilles toutes frémissantes.

Au delà du repas, une fois retirés les morceaux de charbon pas entièrement consumés (tout gaspillage était, alors, jugé hautement déshonorant) il ne restait qu'à recueillir la cendre, qui serait réutilisée à l'heure de la grande lessive, laquelle - en cette lointaine époque sans machine à laver - s'entourait de tout un cérémonial presque aussi liturgique que celui de la cuisine.  
JEANNOT.



Paisible image lannoyenne, à la terrasse du café tenu par Mme Marcel Paoli née Eugénie Chavanon (à gauche), ici en compagnie de Mmes Jeanmasson, Casenave (qui tenait l'épicerie du village; sa maison se trouve en arrière-plan) et Chambard, institutrice. Au premier plan, Totor Ferrari, le frère de Mme Paoli, un personnage haut en couleur et très apprécié pour ses cocasseries, quand il venait, de Philippeville où il habitait, faire visite à sa soeur.

milieu des diabolins agités que nous étions.

Nous nous installions, non sans bouculades, tout fiers d'étréner vêtements neufs et souliers vernis. C'était, en même temps, l'ouverture de la saison estivale, et les toilettes seraient, par la suite, celles "du dimanche", ainsi que les chaussures - rituel typique dans presque chaque famille.

En route donc vers Jemmapes! En route vers "la ville" que représentait, pour nous, le chef-lieu du canton.

A la sortie de l'église, des groupes se formaient, où l'on n'en finissait pas de bavarder...

Mais nous, enfants, étions pressés de rentrer à Lannoy, et d'aller faire le tour du jardin pour ramasser nos oeufs et autres gâteries que les cloches avaient sûrement semés pendant notre absence.

Nous tirions notre grand-mère par la manche, quand elle s'attardait à saluer, à embrasser... avant d'aller faire un tour à la pâtisserie Pérez, ce qui n'était pas pour nous déplaire, vous vous en doutez.

Enfin, on descendait à pied jusqu'au grand marché, dans sa vaste enceinte où avaient été garés carrioles, voitures et autres engins de transport.

Nous nous jetions dans la voiture, et en route pour Lan-

noy, entre les gais parterres blancs de marguerite, rouges de coquelicots, ou jaunes de boutons d'or. Le long de ce décor bucolique, nous filions

joyeusement, bercés par le "clac clac clac clac" régulier des sabots du mulet, et le crissement léger des roues de notre fringant équipage.

Janine CHAZELLES JEANMASSON

## JOSEPH VITET - COLON VENU D'ISÈRE -

Parmi les colons partis de l'Isère, en 1851, pour s'implanter dans le village nouveau d'Ahmed ben Ali (le futur Bayard), figure la famille Vitet.

Elle se compose de Joseph, le père, né le 21 août 1815 à Quincieux, ouvrier charpentier; la mère, Marie Louise Santos-Cottin, née le 30 décembre 1814 à Saint-Quentin sur Isère (également lieu de leur mariage, le 18 janvier 1837), et de Marie-Rose, leur fille, née le 27 janvier 1841.

Le voyage s'est effectué sur un des bateaux de la compagnie Bazin-Perrier. Le débarquement à Philippeville a été long. Certains colons ont perdu des malles et des objets...

Depuis le 14 novembre, sur ordre de l'autorité militaire, le capitaine Couston - outre la direction de la colonie de Jemmapes - assume celle des deux nouvelles annexes: Sidi Nassar (futur Foy) et Ahmed ben Ali.

Joseph Vitet se voit attribuer le lot urbain 102, d'u-

ne contenance de 6 ares, le lot de jardin 4 de 25 ares et les lots ruraux 37 et 39 (8 et 39 hectares).

La maison du lot urbain, construite par l'Etat (46 mètres carrés) se compose d'une cuisine et d'une chambre, et n'est pas entièrement terminée: le sol est encore en terre battue et, sur les toits, les charpentes très mal jointes laissent passer la pluie et le vent.

Joseph Vitet sait lire et écrire, ce qui est rare pour l'époque, et - comme le Directeur de la colonie apprécie son honnêteté et sa compétence - il lui propose d'être adjoint au maire de Jemmapes et maire de l'annexe. Joseph accepte et prend officiellement ses fonctions le 1er juillet 1852.

Mais il s'agit d'abord de mettre les terres en valeur. Tout le village est conscient que pour cultiver, il faut des boeufs, des instruments aratoires et des semences. Les hommes se rendent alors au

tion de charpentier lui permet de résister au rude climat.

Il a très vite compris les ressources qu'il pouvait tirer de sa terre, en regardant ce qu'avaient déjà fait les agriculteurs de Jemmapes. Il se lance donc dans la culture du tabac avec un certain succès, et il est de ceux qui réussissent le mieux au village.

Notre colon est conscient que pour réussir, il faut s'agrandir, et il demande quatre lots urbains et deux lots ruraux, soit une bonne douzaine d'hectares.

Sa demande est acceptée, et le lieutenant-colonel qui commande la place de Philippeville note, dans son dossier transmis au général commandant à Constantine:

*Vitet est adjoint au maire de Jemmapes et il administre Ahmed ben Ali; c'est un bon travailleur et un véritable richard. On peut lui donner ce qu'il demande.*

En 1860, Joseph Vitet perd son épouse, et - sa fille se



née Eugénie Chavanon (à gauche), ici le village; sa maison se trouve en arrière-plan. Mme Paoli, un personnage haut en couleur où il habitait, faire visite à sa soeur.

joyeusement, bercés par le "clac clac clac clac" régulier des sabots du mulet, et le crissement léger des roues de notre fringant équipage.

ine CHAZELLES JEANMASSON

## LE POTAGER A KANOONS

●● suite de la page 1  
très vite, se mettaient à rougeoier de petits foyers incandescents. Il ne restait plus qu'à établir un savant courant d'air, en calculant exactement l'ouverture de chaque tiroir cendrier.

Alors, pouvait commencer le rituel de l'omelette qu'on retourne et plie dans la poêle, de la soupe qu'on fait bouillir dans la marmite, du ragout qu'on laisse mijoter dans la cocotte (pas encore "minute") ou des poissons mis à frémir en casserole.

Ce cérémonial, on était sûr de le voir se répéter un peu partout dans le village: rue des Vétérans, chez tante Canuel dont la cuisine embaumait souvent de senteurs de marga; rue du 8ème de Ligne, chez une autre tante, Joséphine Mathieu, dont je crois encore entendre - aujourd'hui - résonner le couvercle en fonte de la cocotte, au dessus d'un lapin fusillé par Pierre, le matin-même... pour ne citer que deux exemples dont j'ai encore les papilles toutes frémissantes.

Au delà du repas, une fois retirés les morceaux de charbon pas entièrement consommés (tout gaspillage était, alors, jugé hautement déshonorant) il ne restait qu'à recueillir la cendre, qui serait réutilisée à l'heure de la grande lessive, laquelle - en cette lointaine époque sans machine à laver - s'entourait de tout un cérémonial presque aussi liturgique que celui de la cuisine.

JEANNOT.



Il avait dû en faire, des envieux parmi ses copains, Lilou Valibus, il y a un bon demi siècle, les mains aux rennes du cheval traînant le deux-roues de grand-père Bianco, devant la maison familiale, à l'ange de la rue Barral et de la rue d'Aboukir, "seul maître à bord"... mais sa tante Lili devait se trouver non loin de là, pour surveiller que la bête resterait calme, le temps de prendre la sympathique photographie ci-dessus.

## FIÈVRE APHTEUSE

En 1905, il y eut une terrible épidémie de fièvre aphteuse à Jemmapes. Mon grand père Saver Agius - tueur à l'abattoir de l'oued Fendeck - possédait un troupeau de bovins et d'ovins qu'il vendait soit au marché du lundi soit aux bouchers du coin... en une semaine, il fut ruiné. C'est alors qu'il se lança dans les transports en diligence, faisant la navette entre Jemmapes et Philippeville par le col de Bissy. La route, en ce temps-là, était un dangereux chemin de terre qui serpentait jusqu'au col. Dangereux, car il y avait des lions que les chevaux sentaient en se cabrant. Il y avait, en outre, un bandit de grand chemin, le plus que célèbre Bougherrah, qui exigeait un droit de péage sous la menace de voler les voyageurs. Mais mon grand-père - maltais de naissance - parlait couramment arabe et l'avait "apprivoisé", en contrepartie de négoce et de renseignements. Bougherrah s'asseyait à côté du cocher, jusqu'au col où l'on faisait halte pour abreuver les bêtes et se reposer à l'auberge avant d'attaquer la descente vers Vallée et Philippeville. Quelques années plus tard - trahi par sa maîtresse - Bougherrah devait être arrêté et décapité sur la place de la mairie de Jemmapes, en 1910.

Norbert TORASSO

## JOSEPH VITET - COLON VENU D'ISÈRE - A AHMED BEN ALI

partis de  
pour s'im-  
age nou-  
Ali (le  
re la fa-

ne contenance de 6 ares, le lot de jardin 4 de 25 ares et les lots ruraux 37 et 39 (8 et 39 hectares).

La maison du lot urbain, construite par l'Etat (46 mètres carrés) se compose d'une cuisine et d'une chambre, et n'est pas entièrement terminée: le sol est encore en terre battue et, sur les toits, les charpentes très mal jointes laissent passer la pluie et le vent.

Joseph Vitet sait lire et écrire, ce qui est rare pour l'époque, et - comme le Directeur de la colonie apprécie son honnêteté et sa compétence - il lui propose d'être adjoint au maire de Jemmapes et maire de l'annexe. Joseph accepte et prend officiellement ses fonctions le 1er juillet 1852.

Mais il s'agit d'abord de mettre les terres en valeur. Tout le village est conscient que pour cultiver, il faut des boeufs, des instruments aratoires et des semences. Les hommes se rendent alors au

tion de charpentier lui permet de résister au rude climat.

Il a très vite trouvés les ressources qu'il pouvait tirer de sa terre, en regardant ce qu'avaient déjà fait les agriculteurs de Jemmapes. Il se lance donc dans la culture du tabac avec un certain succès, et il est de ceux qui réussissent le mieux au village.

Notre colon est conscient que pour réussir, il faut s'agrandir, et il demande quatre lots urbains et deux lots ruraux, soit une bonne douzaine d'hectares.

Sa demande est acceptée, et le lieutenant-colonel qui commande la place de Philippeville note, dans son dossier transmis au général commandant à Constantine:

*Vitet est adjoint au maire de Jemmapes et il administre Ahmed ben Ali; c'est un bon travailleur et un véritable riche. On peut lui donner ce qu'il demande.*

En 1860, Joseph Vitet perd son épouse, et - sa fille se

marché du lundi à Jemmapes, acheter ce dont ils ont besoin, l'Administration prêtant ce qui peut venir à manquer, et l'on commence les travaux.

Mais des conditions climatiques défavorables freinent l'ardeur, tandis que se multiplient les maladies dues au soleil et à l'eau non potable.

Un rapport du 30 septembre 1852, signé par le lieutenant Cloarec est édifiant:

*Plus de la moitié de la population est à l'hôpital, et le reste se trouve dans un état de faiblesse ou de maladies qui ne permet pas aux colons de se livrer aux travaux des champs.*

*Malgré tout, quelques hectares ont été défrichés et l'on a récolté un peu de blé, mais pas en assez grande quantité pour attendre la récolte prochaine.*

*La récolte de foin, par contre, a été abondante, et les colons ont pu livrer 300 quintaux à l'Administration.*

Ces difficultés ne vont pas rebuter Joseph Vitet. Il a la chance de ne pas tomber malade, et sa robuste constitu-

trouvant en Lozère où elle a suivi son mari, il ne supporte sa solitude que pendant quelques années, puis finit par épouser une compatriote dauphinoise: Françoise Angélique Blanc-Brude, elle-même veuve d'Henri Chabert.

Alors, maintenant qu'il n'est plus seul, lui revient la soif d'acheter, encore et toujours.

Comme il l'avait déjà fait en 1856, il se met à cultiver une petite parcelle de terre, laquelle semble n'appartenir à personne... mais voici qu'en 1869, elle se trouve attribuée à Constant Paysant, lequel n'a pas l'intention de vendre.

Alors, Vitet propose à ce colon de faire un échange, pratique très répandue à l'époque; et c'est ainsi qu'il troque un lot de jardin contre la parcelle rurale qu'il convoitait depuis longtemps.

Cet échange va constituer son ultime acquisition: Joseph Vitet, colon bayardois venu de l'Isère, décèdera le 11 décembre 1872...

Francis DURAND.

Le 1er janvier 2001, premier jour de l'année nouvelle - 01 01 01 - du XXIème siècle et du IIIème millénaire, est née, à Paris, la petite Indiana Courarie Delage, fille de Stéphane et Danielle, petite-fille de Françoise et Robert Courarie Delage; et arrière arrière petite-fille du Dr et de Mme Gouvert dont on doit encore se souvenir. Son prénom lui vient d'une autre trisaïeule, mère de feu Raymond Courarie Delage, qui fut sous-préfet de Guelma puis de Bône au début des années trente.

● **Josiane SILHOL Ricard**  
Les Faisses Longues  
30190 Bourdic  
Ci-dessus, ma nouvelle adresse. Pour les curieux, les "faisses", en patois du pays, ce sont des terrasses de terre montées en escalier. Nous avons en effet quitté Nîmes où nous avions vécu sept ans, pour le terroir natal de mon époux, tout heureux de retrouver la maison de sa jeunesse et le calme reposant de la belle campagne gardoise, aux environs d'Uzès. Nous voici également rapprochés de notre fille, encore que plus éloignés désormais de Colette Saillard, mais cela n'empêche pas des réunions fréquentes; nous allons la chercher pour venir passer une journée chez nous, ou c'est elle qui nous invite à Nîmes.

● **Suzanne TORASSO Rochette**  
Place Saint-Cyran  
36000 Châteauroux  
Ma fille et mes deux petits-enfants Fabienne et Nicolas sont venus se faire gâter par leur Mamie, qui regrette bien de ne pas les voir plus souvent, mais tous ont un emploi qu'on ne doit pas quitter, surtout actuellement. Heureusement, il y a notre amicale des Rapatriés! Je parle toujours d'en partir, mais c'est le tollé général... et mon toubib de renchérit: "C'est votre meilleure thérapeutique! Restez!" J'obéis donc, malgré un coeur qui bat la chamade...

● **Marie Tournier**  
34 C, avenue Daniel-Féry  
93700 Drancy  
Pour bien commencer l'année, le siècle et le millénaire de notre Amicale jemmapoise, j'ai "inauguré" un nouveau répertoire de nos "écotiers", mais quel boulot!... En mars, Roger a été opéré à la main droite. Canal carpien bouché, il n'en dormait plus, et on ne pouvait plus lui faire d'infiltration. Il pensait que ce serait l'affaire de 48 heures au plus, mais on l'a gardé cinq jours: sa paume présente une grande ouverture, recousue avec douze points. Heureusement que Christian était venu d'Alsace, et il a pu m'accompagner à la clinique.



● **Marie Elisabeth HEUZARD** Grest 96, rue de la Libération 24400 Mussidan. J'ai été bien entourée et fêtée pour mes 50 ans, par Anne, Elodie et Béran-gère, des cousines filles de Christian Grest, les Teuma et les Delord, Martine Demange et les siens, Antoine et Lilou Gamboni, Lucienne et Gabriel Grest, et - bien sûr - Maman, mon mari, mon frère Louis et les siens, réunis ci-dessus.

● **Ariette MAILLARD** Tournier  
"Jemmapes" - cidex 50  
89230 Pontigny  
Nos Américains d'Atlanta étaient là, au début de l'année, débarqués à Roissy: Claire Anne, Marc, "Mali" (8 ans) et "Nini" (presque 4), bien grandes. Jean François, Carole et Clara (9 mois) sont venus les rejoindre, les uns découvrant les autres avec ravissement.

● **Gabriel GREST**  
93, rue des Petits-Champs  
65300 Lannemezan  
Un petit déplacement à Port-Grimaud, près de Saint-Tropez, nous a permis de retrouver une famille allemande connue à Alzey dans les premiers jours de notre mariage. A Fréjus, ensuite, chez la famille Cardonna, un Algérois marié à Pierrette Dinapoli, fille de Sauveur, nièce de Michel... Notre fils ainé Jean-Noël a quitté la Police, à 53 ans, et pris sa retraite, son épouse étant toujours dans l'enseignement. Sandra, leur fille, est en 3ème année à l'École supérieure de commerce, et leur fils Sébastien en école professionnelle à Bagnères de Bigorre. Jacky, notre second, dirige un groupe d'agences du Crédit Agricole à Casteljaloux.

● **Bernadette BOISSIER** Hugonnot  
"Les Paladins"  
Avenue du Comte-Muraire  
83300 Draguignan  
A mon retour de Lyon chez Irène, j'ai eu une crise provoquée par des diverticules qui m'ont fait beaucoup souffrir, et obligeaient mon fils à me faire des piqûres, parfois la nuit. Le chirurgien ayant considéré que j'étais capable de supporter une opération - ayant un coeur solide et une bonne santé - je l'ai subie normalement, avant de prendre ensuite un bon mois de repos. Une fois à peu près remise sur pied, je me suis efforcée de reprendre ma voiture, et de sortir aussi souvent que possible avec de bons amis, en dépit du temps pas toujours clément.

● **Anne LATKOWSKI** Mougeot  
Impasse Auguste-Prunet  
83000 Toulon  
Pour Noël, nous n'avons eu que trois de nos fils, chacun accompagné de sa famille; le second - à Tarbes depuis juillet - se préparait à partir, le 2 janvier, vers Mostar, en Bosnie, pour un séjour d'une quinzaine de mois, et il n'avait pas - de ce fait - de permission au moment des vacances de ses fils, l'un étudiant à Bayonne les autres lycéens et collégiens à Tarbes.

● **Luce FILLLOL** Farina  
18, rue du Jardin d'Enfants  
66000 Perpignan  
Mes enfants sont enfin rentrés de Wallis et Futuna! Depuis quarante ans qu'ils errent - de résidence professionnelle hors de Métropole en déambulations de plaisir sur toutes les mers du globe - ils s'arrêtent et vivent dorénavant à Finestré. Inutile de vous dire ma joie: je lâche le stylo pour me reconverter aux casseroles... je finis un dernier manuscrit et j'arrête l'écriture!

## PROCHAINES RÉUNIONS

- **A MONTPELLIER**, dimanche 6 mai, repas de tous les anciens enseignants et élèves des écoles de Jemmapes et de la région. Renseignements: Guy Blanc 04 67 41 13 76.
- **AU DRAMONT**, près de Saint-Raphaël (83) avec les Philippeillois et Constantinols, pour la Pentecôte. Renseignements A.N.P.C.A. 04 94 95 02 73.

● **Georges MANGION**  
"La Corvette" - Port de plaisance  
83000 Toulon  
Une petite précision apportée, de la part de ma soeur Colette, à la légende de la photographie parue, en janvier, dans le dernier numéro de notre bulletin: ce n'est pas notre cousin Alain Mangion mais notre frère Jean Paul qui est assis à côté d'elle. Ma mère, Mme Juliette Mangion née Pageaux, dirigea, pendant de longues années, l'école maternelle de Jemmapes. Décédée en 1998, elle était l'épouse de Vincent Mangion, huissier de justice, auquel elle survécut 28 ans. Né en 1929, je n'ai que des souvenirs assez fugitifs du village, ayant été pensionnaire à l'EPS de Constantine, avant d'entrer dans la Marine, au début de 1948. En compagnie de mes deux soeurs Huguette et Colette, et de nos conjoints respectifs, j'avais été très heureux de revoir, à Vichy, bien des visages connus, lors d'un repas de notre Amicale jemmapoise, fin mai début juin 1996.

● **Paulette BRY** Chavanon  
12, avenue du Petit-Bois  
37300 Joué les Tours  
Notre tante Henriette se dévoua toute sa vie pour les uns et les autres. C'est ainsi que, dès ma naissance, à la mort de ma mère, elle remplaça celle-ci, en même temps qu'elle prenait soin de grand-mère Chavanon - sa mère - paralysée 14 ans durant, de son frère François mon père, et de son autre frère Paul. Si bien que ce n'est qu'à 42 ans, lorsque j'eus atteint ma majorité - avec "un métier en poche" si l'on peut dire - qu'elle accepta enfin d'épouser Henri Huck, qui l'avait attendue pendant vingt ans.

● **Francis BOURGE**  
129, chemin de Paradis  
83500 La Seyne sur Mer  
Dans le numéro 42 de "Jemmapes et sa région", Christian Renaud parle de la "période LACREM", et cite le nom de mon frère Pierrrot; or, j'aurais bien aimé savoir ce que représente cette période. Retraité des Douanes, j'ai travaillé, à Marseille, avec Jean Antoni, qui était inspecteur, et nous parlions souvent de ce Jemmapes que j'ai peu connu pour en être parti à l'âge de cinq ans.

● **Marie Héliène GUILHAUMONT**  
née Bourger  
164, rue Pierre-Loti  
17300 Rochefort sur Mer  
A présent retraitée, je me penche sur le thème de l'arrivée et de l'implantation de mes ascendants jemmapoises en Algérie à partir de 1848, et cherche un complément de renseignements sur le sujet (bibliographies, articles, etc), notamment sur mes grands-parents Sylvie et Victor Bastien. Le 8 février, pour le vingtième anniversaire de notre Amicale jemmapoise, j'ai écrit à Josiane Sihol, née Ricard, qui m'a aimablement répondu; en effet, c'est grâce au bulletin que nous nous étions retrouvées.

● **Georges DEMANGE**  
32 ter, avenue de Biarritz  
64600 Anglet  
J'ai effectué de nombreux voyages au cours de l'an 2000, et j'ai pu rencontrer quelques anciens Jemmapois, dont M. Bouny à Antibes, ou Michel Teuma (97 ans) et sa fille Jeannette à Epinal. Comme, de jour en jour, nos rangs s'éclaircissent, je mets de l'ordre dans mes papiers, tout en buvant une mirabelle, à défaut d'un "Willemin six étoiles".

## CARNET

### NAISSANCE

Nous avons appris avec grande joie la naissance de:  
- Indiana COURARIE DELAGE, le 01 01 01, à Paris; fille de Stéphane et Danielle; petite-fille de Françoise et Robert; petite-nièce de Bob et Hélène Condominas née Courarie Delage.

Nos vœux au nouveau né et nos félicitations à tous ses parents.

### DÉCÈS

C'est avec une grande tristesse que nous avons appris le décès de nos compatriotes et amis:

- Françoise STEINER née Aquilina, 50 ans, le 28 01 01 à Montréal (Canada); épouse de Peter Steiner; mère d'Ingrid et Peter; fille du Dr Jean Aquilina; soeur de Marie Christine et Jean Paul.

- Henriette HUCK née Chavanon, 94 ans, le 11 02 01 à Joué les Tours (37); belle-soeur de Renée Huck née Rochette, Yvon et Paulette Huck; tante de Paule et Jean-Charles Bry, Hervé et Maddy Lafuente née Chavanon, Josiane et Francis Paoli, Danièle et Gérard Paoli, Ritou et Nanou Flandin née Paoli, Héliène Degand née Paoli, Jean Louis et Claudine Huck, Jean-François et Daniele Héritier née Huck, Francine Barnet née Huck; alliée aux familles Blanc et Chazelles.

- Gilles GOGER, 43 ans, le 27 02 01 à Benfeld (67); inhumé à Biesheim, près de sa mère; époux de Christine née Liehr; père de Laetitia, Audrey, Mélissa; fils de Bernard Goger et feu Marthe Chanel; frère de Jean Louis et Emile; petit-neveu de Marguerite Goger Escalier; neveu de Geneviève Flandin et Yves Goger; apparenté aux familles Mirad, Luscian, Kugler et Wolckmann.

Nos condoléances très cordiales à toutes les familles plongées dans l'affliction.

● **MEMORIAL** Algérie Française  
Fédoute Béar  
Esplanade de l'Armée d'Afrique  
66660 Port Vendres  
Musée ouvert tous les jours sauf le mardi: jusqu'au 13 juin de 9 à 12 et de 15 à 18 heures; du 15 juin au 15 octobre, de 10 à 12 et de 14 à 17 heures. Le 14 juin 2001 à 11 heures, aura lieu la traditionnelle journée commémorative.

● **"Phase finale de la guerre d'Algérie"**. Ayant retracé l'histoire des protagonistes, Jean Monneret, docteur en Histoire, s'attache à éclairer les deux années ultimes du conflit, mettant en relief divers épisodes obscurs voire sciemment occultés, après avoir pu notamment consulter - grâce à des dérogations - une trentaine d'archives militaires et diplomatiques.

Prix: 139 francs (port compris) chez l'auteur 26, rue Danton 94270 Le Kremlin Bicêtre.

**REDACTION**  
Jean Benoit  
440, route de Vulmix (A 36)  
73700 Bourg Saint-Maurice  
04 79 07 29 31

Aux Archives d'Aix, notre compatriote lannoyenne Francine Barnet Huck a trouvé, dans le périodique philippevois "Saf Saf" de 1849, ces échos venus de la naissante colonie agricole du Fendeck, alors en pleine installation. On y découvre que nos "Pères fondateurs", malgré les rudesses du moment, ne manquaient pas de sens critique et d'humour.

## LE SAF SAF ET LE FENDECK

Le vapeur "Cacique" nous a amené, il y a deux mois, de nombreuses et intéressantes familles de colons, qui n'ont pas hésité à quitter leurs foyers ordinaires pour accourir en Algérie où ils ont placé leurs espoirs d'ailleurs et de bonheur, oubliant les fatigues d'un long et pénible voyage.

Après l'hospitalité charmante de Philippeville, on les dirigea sur les points qui leur étaient assignés: c'est la colonie de Jemmapes.

Nous voici donc au Fendeck, plaine superbe, ma foi! où l'on sera probablement fort bien... dans deux ou trois années; mais dénués, pour le quart d'heure, de la plupart des conditions qui rendent l'existence, sinon heureuse, du moins supportable.

Les commencements sont durs, m'objectera-t-on. Parbleu! c'est proverbial! qui ne connaît cela?

Mais, plus on est convaincu de cette triste vérité, plus doit-on aussi déployer de talent et de zèle pour améliorer le sort des courageux colons, de leur femme et de leurs enfants, en les mettant promptement à l'abri des intempéries.

Depuis le temps que notre colonie est arrivée au Fendeck, la moitié des émigrants couche encore sous des tentes au travers desquelles s'infiltré une pluie qui va glacer les malheureux et qui pourrit matelas, couvertures, etc...

Pourquoi les tentes n'ont-elles pas été soumises à une épreuve préalable? Pourquoi, surtout, ne pas activer l'achèvement des baraquements, plutôt que de sacrifier un temps précieux à faire creuser - autour d'une ville en projet - douze cent trous destinés à recevoir autant d'arbres qui, dans l'avenir, formeront de fort jolis boulevards, mais dont, présentement, le besoin se fait beaucoup moins sentir que celui de bonnes cabanes où se réfugierait les colons qu'il reste à loger?

Enfin, pour en finir au sujet des baraques, je ne puis - mon cher Saf Saf - passer sous silence la manière insolite dont elles sont édifiées et couvertes, au Fendeck.

Lorsqu'ils sont livrés à ceux que le sort a favorisé, ces logements sont loin d'être habitables: les planches, très mal jointes, doivent être calfatées par les colons eux-mêmes s'ils veulent se préserver du vent et de la pluie.

Les pièces qui composent la toiture devraient, semble-t-il, être placées horizontalement et porter légèrement l'une sur l'autre; alors, l'eau s'écoulerait sur le devant des cabanes, et ne pourrait jamais pénétrer à l'intérieur.

Pas du tout! Par une économie difficile à comprendre, ces pièces de toiture sont en sens perpendiculaire, inclinées et mal jointes. De sorte que, lorsqu'il pleut - ce qui est fréquent dans cette saison - malheur aux locataires qui n'ont pas hermétiquement bouché tous les interstices, et bien goudronné leur toit!

Mieux vaudrait, alors, être resté sous la tente.

Les colons ont, en outre, à enlever les terres qui obstruent le sol à l'intérieur, et à le niveler, car la rareté du bois "ouvré" est si grande que les baraques ne sont pas le moins du monde planchées, inconvénient capital pour quiconque ne possède ni bois de lit ni paille...

Il faut, dans ce cas, joncher le sol de quelques menus broussailles et y étendre son matelas: mode de couchage qui avarie considérablement les objets de literie.

M'étant glissé dans un groupe de colons, voici la conversation qui s'y tient, et je n'ai pas perdu un mot:

- **Après que l'on nous eût distribué les jardins**, entonne un colon, on nous dit: "Travaillez, si vous voulez qu'on vous donne des semences;



travaillez, ou vos jardins vous seront retirés". Nous nous mettons à piocher, c'est notre intérêt, mais la pluie arrive, et les jardins sont inondés...

- Au fait, c'est vrai, répond un autre, comment n'a-t-on pas songé à établir des rigoles pour les eaux pluviales? C'eût été plus utile et moins coûteux que d'employer nos bras à confectionner un parc à boeufs où les pauvres animaux pataugent dans l'odeur et dans la boue...

- Et ce fameux pont auquel on a passé tant de temps, ajoute un troisième: un beau jour, on croit pouvoir le terminer enfin; on veut poser la première des fortes traverses... elle se trouve trop courte d'un grandissime pied: juste la longueur dont s'est accru le nez de messieurs les chefs chargés de ce travail, qui, cependant, avaient été prévenus par les charpentiers, simples ouvriers, et n'ont pas tenu compte de leurs sages avertissements... ce qui prouve que le génie n'est pas absolument nécessaire pour calculer juste!

Cette saillie fut suivie d'un long éclat de rire approbateur.

- Eh bien! Et le bois à brûler donc! on le distribua drôlement: on le pèse - c'est-à-dire on nous le fait peser - on en fait un seul tas, puis on nous dit: "Voici pour vous ici présents. Arrangez-vous, écorchez-vous, tuez-vous, cela vous regarde"... Et chacun de se ruer sur le bois: c'est au plus fort ou au plus adroit. Tant pis pour les faibles ou pour les timides; il faut qu'ils s'en passent, ceux-là!

Je m'arrête, mon féal Saf Saf: ce petit dialogue te donnera une idée de cette colonie naissante. Je ne te parle ni du manque de bestiaux ou d'outils, ni des petites préférences que les chefs accordent à tort ou à raison...

A plus tard, d'autres détails!

LE LUTIN DU FENDECK.



En haut, deux caricatures de colons, parues dans un journal satirique métropolitain. Ci-contre, entassement des colons dans un baraquement, lors de leur arrivée en terre africaine, à quelques jours du départ en colonie agricole.

Dans la journée du 8 septembre 1927, se rappellent ceux qui vécurent l'évènement, le ciel s'obscurcit au point que les volailles - croyant la nuit tombée - rejoignirent leur poulailler. Et suivit, sur Jemmapes et la région, un mémorable orage de grêle, que rapporta "La Dépêche de Constantine", dans le style de l'époque, tel que nous vous le livrons, ci-dessous, dans son intégralité typographique. Il serait intéressant que ceux qui se souviennent de l'évènement mettent la main à la plume pour dire comment ils l'ont vécu, et révèlent quelques détails encore ignorés.

## La Dépêche de Constantine

### LE DÉSASTRE DU 8 SEPTEMBRE 1927

UN DÉSASTRE

#### L'Ouragan de Jemmapes

**C'est un véritable cyclone qui s'est abattu sur la ville et la campagne environnante. — Les dégâts sont considérables. — Accidents de personnes. — Spectacle désolant. — Les secours**

Malgré le Progrès, malgré ses efforts pour vaincre et commander la Nature rebelle, l'homme, après quelque succès péniblement acquis, s'aperçoit, médusé, qu'il est, de même que son ancêtre, des temps les plus lointains, le jouet des éléments, un rien dans cet univers aux imperturbables et infinis mystères, Sournoise, la nature prend la terrible revanche de ses passagères défaites au moment où son adversaire, après avoir triomphé d'insurmontables obstacles, s' imagine toucher au but poursuivi avec une admirable ténacité. De cette lutte, qui durera vainqueur ? Des années, des siècles s'écouleront avant que cet angoissant problème soit résolu ; car l'Humanité, à son honneur, si l'on en juge par l'Histoire, ne s'avoue elle aussi jamais vaincue, et, dans des sursauts d'énergie farouche, reprend la bataille avec autant d'ardeur qu'auparavant en consentant de sublimes sacrifices, éternellement répétés. Des exemples ? Il suffit de regarder autour de soi pour en trouver à foison. Il en est de grands, d'immenses, d'éclatants qui attirent l'attention générale ; il en est aussi, de moindre envergure et d'une humilité émouvante ; tous imposent une admiration et un respect sans bornes. C'est pourquoi il faut s'incliner bien bas devant les victimes de l'ouragan dévastateur de Jemmapes qui, en même temps qu'il ravageait en l'espace d'une heure une campagne riche de promesses, a meurtri les cœurs, dispersé les espoirs les mieux fondés auxquels tous ceux qui consacrent leur existence au travail ont incontestablement droit.

#### L'orage

Alors que dans la Métropole des pluies continuelles semblaient vouloir démontrer l'inexistence des saisons, la canicule sévissait en Algérie. En cela, rien d'anormal. L'état nord-africain est régulièrement une période de sécheresse néfaste seulement lorsqu'elle succède à un printemps sec. Ce ne fut pas le cas cette année, au contraire. Aussi, dès avril, la joie régna dans le foyer du colon dont le dur labeur allait avoir sa récompense. Tous les espoirs ne furent pas comblés ; mais on peut dire, sans crainte de se tromper, que la récolte des céréales a été belle en général dans le département de Constantine.

A leur tour les viticulteurs du littoral d'espérer. Les grappes lourdes et serrées des vignes mûrissaient sous la chaleur d'un bienfaisant soleil. Pas de sirocco... ou presque. Et c'est dans ces heureuses circonstances que commencent les vendanges.

Septembre. — Le temps devient orageux. Les nuages s'amoncellent poussés par un vent du nord-est. Les journées s'écoulent pénibles, déprimantes. Et la pluie ne se décide pas à tomber. Cependant le ciel s'assombrit davantage. Enfin, jeudi un grondement lointain de tonnerre annonce l'orage.

Il éclate, ou plutôt ils éclatent — car il ne s'agit pas d'un orage mais de plusieurs — sur différents points du littoral et des hauts-plateaux, notamment à Bayard, Foy, Lannoy, Auribeau et Saint-Charles, avec une extrême violence. Mais c'est dans le canton de Jemmapes que les éléments déchaînés atteignent leur maximum d'intensité.

Le vent, soufflant en rafales, comprime les nuées dans la vallée de Bergouda, puis les chasse sur la ville et les environs. Les éclairs zèbrent le ciel bas ; il tourne sans discontinuer. Et tout à coups les écluses célestes s'ouvrent pour d'abord, déverser une masse d'eau considérable, puis projeter d'énormes grêlons qui lapident la campagne, crévent les toitures des maisons. Ce n'est plus un orage, mais un cyclone qui ravage tout sur son passage. Bêtes et gens s'effraient. Surpris un petit berger indigène est mortellement atteint. Il y a des blessés, notamment Mme P. Bencivengo. L'ouragan sévit pendant une heure interminable. Une accalmie relative s'ensuit qui permet de constater

#### le désastre

Un spectacle navrant s'offre aux regards. C'est, partout, la désolation. Les vendanges, les vendanges qui s'annonçaient belles, sont ravagées. Les grappes, gisant dans la terre boueuse, sont, dans la proportion de 75 % perdues. Des arbres vigoureux, présentent, couchés, leurs racines tordues comme dans un geste de désespoir.

Le lendemain de cette journée maudite, on se rend mieux compte de la situation. Elle apparaît dans toute son horreur : 500 à 600 hectares de vignes sont anéantis. Beaucoup de bétail a péri. Les dégâts des maisons de la ville sont importants : toitures crévées, tuiles et volets arrachés. Les réseaux téléphoniques et téléphoniques sont détruits, la route est impraticable. C'est la raison pour laquelle les détails de la catastrophe ne nous sont pas aussitôt parvenus.

La douleur des malheureux habitants de Jemmapes et des environs se lit dans leurs yeux. Le sort les a cruellement atteints ; mais il n'a pas abattu leur courage qui mérite cependant d'être relevé par

#### de prompts secours

Dès qu'il eut connaissance de la catastrophe, M. le Sous-Préfet de Philippeville promit aux habitants de Jemmapes et aux viticulteurs l'aide de la troupe pour réparer dans la mesure du possible les dégâts et sauver ce qui reste des récoltes. Il importe que les secours ne se fassent pas attendre afin que les victimes de l'ouragan aient au moins la consolation de voir que tout le monde compatit à leur grand malheur. C'est là le vœu de tous les gens de cœur et le nôtre en particulier.

"David mit la main à son sac et y prit une pierre qu'il tira avec sa fronde ; il atteignit le Phillistin au front ; la pierre s'y enfonça et il tomba la face contre terre... (1 Samuel 17/49).

Ce passage de la Bible - entendu au catéchisme - ne laissa pas indifférents les garnements de nos villages : si l'arme simplette du petit David avait abattu un géant armé jusqu'aux dents, pourquoi ne pas l'utiliser contre des objectifs plus modestes, du genre merles, moineaux, verdrons... tout le toutim des zapattes ou des zaplumes, avec - à défaut - la boîte de conserve ou le flacon de verre ?

De génération en génération, il y eut donc chez nous une "quinzaine de la fronde".

L'arme était prisée pour sa simplicité : une pièce de cuir attachée à deux lanières...

Oui mais voilà que le cuir était rare à l'époque, car les peaux des bovins quittaient l'abattoir pour les tanneries, tandis que les ceintures en box-calf manquaient de largeur et coûtaient plutôt cher...

Quant aux bretelles, elles avaient plus d'utilité à retenir les culottes courtes de la semaine ou le pantalon du dimanche...

Il aurait fallu trouver quelque lé de toile solide, ayant la résistance d'une courroie, mais les poches des gamins n'étaient point riches en monnaie, ce qui dispensait de faire la tournée de la mercerie, de la cordonnerie ou du bazar.

Alors, on se rabattit - ô trouvaille inespérée ! - sur les ceintures des blouses d'écoliers dont les dimensions firent l'affaire, tant pour les lanières que pour la retenue d'une pierre adaptée au tir.

Et vlan ! Au terme de quelques ratages inévitables, la pierre se mit à partir "fissa" - il faut le dire - avec une puissance très honnête - il faut le dire aussi - mais dangereuse à l'occasion, comme il en avait été pour le géant philistin.

Pourtant, si danger il y eut, jamais nul Samu (qui n'existait pas encore...) n'eut à intervenir car - jamais au grand jamais - aucune pierre pulsée et propulsée n'atteignit l'objectif choisi : elles allèrent de traviole, imperterrites, désinvoltées, débessantes, extravagantes... et nulle "mouche" n'apparut sur les cibles visées.

Alors, la fronde biblique eut tôt fait d'être oubliée et de se voir remplacée par le lance-pierre qui - dans notre pays natal - portait le merveilleux nom de "taouat"...

Louis CORNEC.